



homoités

Rien n'est peut-être comparable si l'on cherche à s'informer de ce qu'est réellement l'existence humaine, détachée de toute aspiration idéaliste, à cette succession de recherches vicieuses démesurées et le plus souvent désespérées, visant toutes à une satisfaction qui s'oppose, autant que la chose est possible, à tout ce que l'humanité possède de lois, de conventions et de tranquillité.

G. Bataille

L'idée de ce texte est venue d'une question très générale concernant l'homosexualité : Que demandent les patients homosexuels quand ils viennent pour une analyse ? Le plus souvent à être soulagés d'une souffrance de caractère névrotique où l'on peut trouver des traits hystériques, obsessionnels ou phobiques. Dans mon expérience, le choix d'objet sexuel est rarement interrogé et peu remis en question. (Par contre, la relation avec le ou les partenaires pose des problèmes qui sont différents, me semble-t-il, de ceux des hétérosexuels.)

Qu'en est-il alors de ce choix, d'où vient-il, comment s'articule-t-il avec les autres symptômes et comment s'inscrit-il dans la vie sociale ?

Et surtout la grande question : celle de la structure, habituellement épinglée dans le discours analytique, après Freud et avant Lacan, comme perverse. Cette dénomination vaut encore, de nos jours, pour de nombreux psychanalystes.

Enfin, une question plus fondamentale encore : Est-ce que l'homosexualité remet en cause la psychanalyse et ses concepts de base : Œdipe et castration ? Peut-on imaginer une autre structuration du désir humain, qui, sans remettre en cause la tiercité, se détacherait du modèle hétérosexuel, hétéro-normatif disent certains. Une autre version, en somme, selon le terme de Joyce Mac Dougall.

Qu'on me permette, pour commencer, un rappel succinct :

Si le terme même d'homosexualité est récent (1869), et précède l'apparition de celui d'hétérosexualité (1890), les cultures homosexuelles sont très anciennes en Grèce, bien sûr, mais aussi en Chine et au Japon.

En Occident, c'est surtout depuis l'effroi causé par l'épidémie de sida que l'homophobie du grand public, des hommes politiques et des psychanalystes, s'est violemment manifestée dans la presse et au café du commerce. Particulièrement aux États-Unis où l'organisation des soins aux malades s'est faite dans le plus grand désordre¹ et en France où a éclaté le scandale du sang contaminé. Avec le débat sur le PACS, c'est la reconnaissance du couple homosexuel qui est en question. On connaît l'homélie anti-PACS d'un certain *curé* psychanalyste² et les débats plus ou moins comiques qui s'en suivirent. Sans parler de la dérobade des socialistes fuyant l'hémicycle.

C'est à ce moment-là aussi que le discours gay se fait entendre,

en France avec D. Eribon³, aux Editions-Unis avec L. Bersani⁴ et D. Halperin⁵ récemment traduits (par l'équipe de J. Allouch en particulier). Cependant, l'essentiel de la réflexion gay et queer (nous verrons ce terme par la suite) est publié dans les *Gay and Lesbian studies*, presque inconnues en France.

Très récemment encore a été réédité le livre manifeste de G. Hocquenghem : *Le désir homosexuel*,⁶ paru pour la première fois en 1972 dans la mouvance de *Mai 68* et de *l'Anti-Œdipe* (de G. Deleuze et F. Guattari). Ce livre est destiné à lutter contre l'homophobie, cette « paranoïa anti-homosexuelle ». Ouvrage inaugural, si l'on peut dire, éloge de l'homosexualité, avant que les idées de M. Foucault sur la culture gay ne soient diffusées en France. J'insiste sur l'importance de ce texte, historique, polémique, qu'on peut considérer comme l'un des fondements de la Queer Théorie dont nous parlerons plus loin. En 1973, la revue *Recherches*, dirigée par F. Guattari, publie son numéro intitulé : *Trois milliards de pervers*, grande encyclopédie des homosexualités. Il existe une abondante bibliographie établie par les auteurs précités, mais de langue anglaise, essentiellement.

Les psychanalystes, depuis Freud et ses fameux *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, ont été plutôt silencieux sur la question. Il faut toutefois mentionner le beau livre de Joyce Mac Dougal⁷, quelques leçons des séminaires de Lacan, et récemment, la parution de plusieurs publications⁸ (essentiellement autour de l'Unebévue).

Au silence, donc, a succédé quelque chose qui pourrait bien être un engouement, un souci de ne pas être en reste sur le terrain des dites minorités sexuelles. Et l'on interroge les concepts de base : normalité, perversion, et surtout complexe d'Œdipe.

Dans le même temps, M. Tort fustige dans *Les Temps Modernes*⁹ ce qu'il considère comme l'homophobie irréductible du discours psychanalytique. Je ne m'étendrai pas ici sur sa critique de l'ordre symbolique qui représente pour lui « la remise en ordre proposée par la psychanalyse ». Confusion, donc, et surtout étalage de sa haine de Lacan, qui ne nous éclaire en rien sur ce que serait pour lui, M. Tort, le désir homosexuel et la différence des sexes.

Je me propose d'exposer ici une sorte de panorama de la pensée gay pour examiner ensuite les questions qu'elle pose à la psychanalyse, sans oublier que ces questions sont aussi celles de l'hétérosexualité.

Laissons nous d'abord interroger par les gays : rencontre difficile et dérangeante...

Ce texte se veut partiel, car la littérature actuelle concernant les homosexualités est considérable, et se sait partial puisqu'il a fallu faire des choix parmi les multiples voies offertes. En particulier, la question de l'homosexualité féminine ne sera pas abordée car elle mérite, à elle seule, un tout autre développement. Je prie mes con-sœurs en sexe de bien vouloir m'en excuser mais ce sera l'objet d'un autre travail.

Pas de place, non plus pour nos grands écrivains homosexuels : Proust, Gide, Genet dont les œuvres sont abondamment et savamment étudiées par de nombreux auteurs.

Une question préliminaire se pose, concernant l'opposition homosexuel – hétérosexuel ; elle pourrait se formuler ainsi : y a-t-il une identité sexuelle ?

Remarquons tout de suite que l'identité n'est pas un concept psychanalytique : elle s'opposerait plutôt à ce que Freud a découvert de l'inconscient comme coupure. Il parle d'identification, Lacan de subjectivation et de sexualisation.

Cette constatation va créer une difficulté dans la rencontre avec les gays, même si ceux qui écrivent (et que j'étudierai ici) ont beaucoup fréquenté Freud et Lacan.

« Vos papiers ! » L'identité est d'abord celle-là : elle relève de l'état civil et inscrit le sexe anatomique sans préjuger du genre, nous dirions du désir, de celui qui est interpellé.

Pour le psychanalyste « classique », ce qu'il nomme avec précision l'identité « sexuée » est le résultat de la normativisation œdipienne, ce que G. Hocquenghem appelle « la privatisation œdipienne familiale... [le] plus fantastique système de culpabilisation jamais inventé », mais l'auteur souligne que, même pour Freud, l'issue hétérosexuelle reste incertaine : « Du point de vue de la psychanalyse, [...] l'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi »¹⁰. Le polymorphisme pervers, issu de la bisexualité constitutive de l'être humain, ne renvoie pas à une pathologie mais à une énigme : « hétérosexualité et homosexualité sont les issues précaires d'un désir qui ignore son nom »¹¹. Pourrions-nous le contredire ? C'est un fait : l'homophobie reste vive, même si l'opinion générale a changé en particulier depuis l'adoption du PACS (cf. les PACSES de l'an I, *Le Monde*, 14 oct. 2000). Dans ce même journal du 5 sept. 2000, on trouve aussi deux titres significatifs : « L'Église protestante norvégienne s'ouvre aux homosexuels actifs » et, à la une : « le combat du lieutenant-colonel Sanchez Silva, premier officier gay espagnol ».

Si l'épreuve de l'identité insiste chez les gays, c'est d'abord en réponse à un ordre social et culturel, à un « sexuellement correct », à une création hétérosexuelle, selon L. Bersani.

Mais l'ambiguïté demeure : identité « trouble » pour G. Hocquenghem, problème politique majeur pour M. Foucault qui écrit : « il ne faut plus, à mon avis, [...] poser des questions sur l'identité sexuelle, mais refuser l'injonction d'identification à la sexualité » car l'identité pour lui est d'abord « force créatrice », elle ne doit pas nous limiter mais se constituer autour du plaisir et il conclut : « nous ne devons pas exclure l'identité, si c'est par le biais de cette identité que les gens trouvent leur plaisir, mais nous ne devons pas considérer cette identité comme universelle ».¹²

D. Eribon parle d'une identité irréalisable, et il constate « les effets parfois ravageurs [...] de cette instabilité constitutive, - effets dont vivent les psychanalystes – mais effets créateurs aussi », dans la nécessité où se trouve l'homosexuel de « faire de sa vie une œuvre d'art », selon les termes d'O. Wilde repris par M. Foucault. Cette « création d'identité » ne va pas sans souffrance. C'est ce que D. Eribon appelle la « mélancolie homosexuelle » faite de nostalgie de l'hétérosexualité, de la perte des liens familiaux, du rêve – parfois inavoué – d'une vie de famille, et de l'idée, pour certains au moins, qu'ils ne pourront pas avoir d'enfants. Ce que P. Bourdieu nomme : « misère de position ».

Reste à savoir comment se constitue cette improbable identité.

Ce ne sont ni la science ni la psychologie, du point de vue des gays, non plus que la psychanalyse qui peuvent éclairer sur l'origine du choix homosexuel. « No comment », répond M. Foucault¹³. Il ne s'agit pas de connaître et encore moins d'analyser scientifiquement la sexualité. La psychanalyse est récusee en tant qu'elle se donnerait, pour lui, comme « vérité » sur le sexe : l'identité est un devenir.

Pour D. Eribon, la problématique identité homosexuelle se construit contre le discours homophobe inscrit dans le social et le culturel.

Entrons plus avant dans ce que D. Halperin nomme « une nouvelle forme d'identité sexuelle dont la caractéristique serait de n'avoir aucune définition précise... une identité sans essence. L'identité homosexuelle peut alors être constituée, non pas de manière substantialiste, mais de manière oppositionnelle, non par ce qu'elle est, mais par où elle est et comment elle fonctionne : ceux qui occupent délibérément une telle situation marginale... sont à proprement parler non pas gays mais queers¹⁴ ». Que représente ce terme ? « L'identité queer n'a aucun besoin de se fonder sur une vérité quelconque ou sur une réalité stable [...] Queer désigne ainsi tout ce qui est en désaccord avec le normal, le dominant, le légitime » et non la pratique sexuelle des individus : un hétérosexuel peut être queer, à condition qu'il soit marginal. D. Halperin fait d'ailleurs remarquer que « le fondateur des études gay masculines fut une femme mariée : Ève Ssofsky Sedwick, qui néanmoins se reconnaît comme queer... »

La queer théorie, à mon sens, témoigne d'un malaise dans la

culture, lié à l'opacité sexuelle dans une dimension sociale et politique, opacité qui marque tout autant les homos que les hétéros. Elle n'a pas échappé à une certaine récupération et tend à devenir « une discipline universitaire bien définie et bien intégrée » ce qui la met en contradiction avec ses fondements.

De fait, cette identité instable se trouve prise dans un *lien communautaire* très particulier, que L. Bersani appelle ce « NOUS » qui « passe constamment dans le territoire d'autres « nous », ... le « nous » désignant l'ensemble des gays et des lesbiennes comme cible de l'agression homophobe [...] Les identités les plus diverses même les plus antagonistes s'y croisent pourtant [...] Cette mobilité devrait créer une sorte de communauté... dans laquelle de nombreux hétérosexuels devraient pouvoir trouver place ». On voit ici que les seuls critères retenus pour situer cette identité sont essentiellement des arguments *contre* un ordre politique et un ordre sexuel établi. L'identité queer est non seulement floue mais multiple, elle répond à des critères qui se rapportent à un lien social, système égalitaire dont la différence serait exclue, en tous cas celle référée à la différence des sexes.

SAINT FOUCAULT¹⁵, LE CHANTRE DU PLAISIR ET DE LA RÉSISTANCE.

M. Foucault, célèbre d'abord pour ses écrits philosophiques (*Histoire de la folie, Histoire de la sexualité*, etc...) expose sa vision de l'homosexualité dans une série d'interviews, publiée dans les quatre tomes des *Dits et Écrits* (Gallimard 1994) : le sexe est politique.

Il inscrit la problématique homosexuelle comme *un devoir de résistance* au pouvoir établi quel qu'il soit. En ce sens il est queer. Mais ce n'est pas le désir qui est en jeu (comme le disent les analystes), c'est le plaisir : « plutôt que ramener la question : « qui suis-je ? Quel est le secret de mon désir ? » peut être vaudrait-il mieux se demander : quelles relations peuvent être, à travers l'homosexualité, établies, inventées, multipliées, modulées ? Le problème n'est pas de découvrir en soi la vérité de son sexe, mais plutôt d'user désormais de sa sexualité pour arriver à des multiplicités de relations... Nous avons donc à nous acharner à devenir homosexuels ».¹⁶

Il s'agit d'inventer sans cesse son corps, sa vie, de trouver une esthétique, un art de l'existence où le changement est permanent.

Le « souci de soi » est une nécessité (inspirée de la culture grecque), exaltée par certains dans les pratiques de musculation et de body-building. Il va de pair avec l'amitié (*philia*), relation entre gays où la sexualité n'est pas prescrite mais pas exclue non plus, ainsi que le formule D. Eribon : « il faut chercher à nouer des contacts, rencontrer des gens qui vont devenir des amis, et constituer peu à peu un cercle de relations choisies ».

La création de nouveaux plaisirs est un devoir : M. Foucault fait l'éloge du fist-fucking et des pratiques inspirées du S/M¹⁷ : « Je pense que le S/M... est la création réelle de nouvelles possibilités de plaisir... L'idée que le S/M est lié à une violence profonde, que sa pratique est un moyen de libérer cette violence est une idée stupide. Nous savons très bien que ce que les gens font n'est pas agressif, qu'ils inventent de nouvelles possibilités de plaisir, en utilisant certaines parties de leur corps, en érotisant ce corps ». Il y a là « ce que j'appelle la «déssexualisation du plaisir» et en même temps une résistance au pouvoir par la possibilité de renverser les rôles... »

Mais comment entendre alors ce qui nous apparaît comme la transgression suprême : « Il est clair que la grande interdiction de l'inceste est une invention des intellectuels.¹⁸ » Cette radicalisation, ce refus du désir comme manque, est cependant tempérée par des réflexions telles que : « Le meilleur moment de l'amour est celui où l'amant s'éloigne dans le taxi. »¹⁹ Souvenir préféré à la présence...

L'exigence de vie homosexuelle est une ascèse, non renonciation au plaisir mais transformation de soi « pour faire apparaître ce soi qu'heureusement on n'atteint jamais »²⁰. Ainsi la « subjectivation » est à entendre comme un processus de structuration de l'individu engagé dans cette ascèse. La « déssexualisation » est importante et consiste à

utiliser toutes les parties du corps pour parvenir à l'opacité même à l'exception du pénis : exaltation des zones érogènes à but non génital.

Et encore : « Cela n'est pas aussi simple que cela de jouir des choses. Et je dois avouer que c'est mon rêve. Je voudrais et j'espère mourir d'une overdose de plaisir, quel qu'il soit... Ce plaisir, pour moi, est lié à la mort. »²¹

Jouissance ultime, au-delà du principe de plaisir...?

Nous savons que Foucault a rencontré Lacan dont il a fréquenté le séminaire une seule fois, au grand dam de ce dernier. Les témoins de l'époque disent que le discours de Lacan en a été changé dans les séances suivantes. La séduction du philosophe était évidente pour le psychanalyste, mais la réciproque ne semble pas avoir eu lieu, même si Foucault, par ailleurs hostile à une pratique qu'il jugeait fondamentalement répressive, se disait intéressé par Lacan dans sa démarche de « rupture violente avec la psychiatrie, la psychologie, et même la médecine »²², ainsi que dans sa théorisation du sujet. Il a par ailleurs participé à une interview avec l'équipe d'Ornicar dont le ton est plutôt agressif de part et d'autre.²³

Plusieurs questions se posent, à partir de cette queer théorie foucauldienne, reprise par D. Eribon, L. Bersani, et D. Halperin.

D'abord, qu'en est-il de cette *double vie* des gays qui choque tant les braves gens ?

D. Eribon fait une première remarque, à savoir que le « mélange social » est un trait fréquent de la « sub-culture gay » qui « fait une large place à cette abolition des barrières de classe : si factice qu'elle puisse être, si détestable, parfois, elle n'en reste pas moins l'un des invariants de la vie homosexuelle en tous cas au cours des deux derniers siècles... »

Il ajoute : « L'obligation de secret et de la clandestinité a été un lieu, une structure, où un certain nombre d'homosexuels ont trouvé et trouvent encore une certaine forme de plaisir. » Le clivage entre « l'envie de se dire et l'obligation de se taire » serait aussi, pour lui, à l'origine de la création littéraire (chez Proust et Gide par exemple).

D. Eribon parle de structure « foncièrement dichotomique » : le sujet se sent libre à l'intérieur de l'espace qu'il s'est choisi (lieux de drague, bars, etc.) où il peut échapper aux contraintes familiales, sociales, professionnelles. Il est le lieu de deux ou plusieurs identités, l'une à l'intérieur du monde hétérosexuel (travail, par exemple), l'autre pour les rencontres de la nuit ou des week-ends dans le monde homosexuel. Ces modes de vie, « en tant qu'ils sont une construction sociale, ils sont également une construction de [soi] même ».²⁴

Cette identité plurielle cherche à se dire aussi par la *provocation*, mode de sortie de la honte où la consigne la pensée hétéro : « l'exhibitionnisme est à l'évidence l'envers de la honte ». La Gay-Pride fut instaurée en réaction à une descente de police dans un bar gay de Greenwich Village en... 1969. On peut ajouter ici la *parodie* : la « folle en cuir » ou « le gay macho », deux personnages soupçonnés de feindre dénoncer ce que, au fond, ils adorent.

Cette « inadéquation de soi à soi [...] cet écart de soi-même à soi-même, sont la plupart du temps vécus comme une fêlure dramatique ou douloureuse [qui] peut perpétuer les effets aliénants de la *double vie* ... mais on peut également avancer l'idée que ce décalage avec soi-même est porteur d'une richesse existentielle et culturelle, [avec son] potentiel de liberté ».

Mais alors, que dire de la revendication des gays à une reconnaissance sociale, par le mariage par exemple ?

D. Eribon récuse l'opposition entre gays libres (multiples partenaires) et « ceux qui préfèrent une vie en couple et qui aspirent à un enregistrement par le droit de cette union. Cette opposition, acceptée par de nombreux gays des deux camps, est l'un des pièges les plus pernicieux tendus par le discours homophobe dans sa version libérale qui se sert du fait que certains ne veulent pas entendre parler de mariage pour en refuser le droit à ceux qui souhaitent y accéder. [...] C'est la désacralisation du mariage qui rend possible la revendication même

qu'on doive l'ouvrir aux couples de même sexe ».

Il considère les deux modes de vie (liberté sexuelle et couple) comme pouvant n'être que « deux étapes différentes dans la vie des individus ».

L. Bersani critique la position « libertaire » de certains gays (Warner)²⁵ qu'il juge « certainement préférable à celle des respectables *curés* gays ... ». Il poursuit : « [...] mais on voit mal le rapport entre de nouveaux modes relationnels [M. Foucault] et la pratique bien établie d'une sexualité anonyme et multiple parmi les hommes gays. »

La liberté se réduit avec l'âge et le retrait du « monde gay », de la « scène gay » marque la quarantaine. La « haine des vieux » est fréquente dans le monde homosexuel, « dans la mesure où la sexualisation potentielle des rapports entre les individus conduit à parler en termes méprisants et insultants de tous ceux qui n'ont plus de valeur sur ce qu'il faut bien appeler un marché sexuel ».

Quoiqu'il en soit, D. Eribon conclut que si « les deux aspirations ne sont pas opposées l'une à l'autre mais solidaires l'une de l'autre, c'est qu'elles sont produites par les mêmes déterminations et les mêmes « souffrances » et sont les deux « issues » inventées pour essayer d'y échapper ». On a donc affaire à une « misère de position » qui se situe, là encore, par rapport à l'environnement social et culturel et non par rapport à une position subjective personnelle, laquelle, on l'a vu, est mise à mal dans ce contexte d'identités plurielles. Mais quand même... ce rejet systématique à l'extérieur ne sert-il pas à masquer une autre réalité ? La persécution existe mais ne se met-elle pas au service d'une pensée parfois projective ? C'est une interrogation.

La question des enfants ne sera pas abordée ici : trop complexe, trop douloureuse, souvent, et actuellement débattue par les juristes et les psychanalystes non sans affrontements.²⁶

Un psychanalyste averti ne s'étonnera pas de rencontrer sous la plume de Freud une séquence telle que : « On trouve [l'inversion] chez des personnes [...] qui se distinguent par un développement intellectuel et une culture éthique particulièrement élevés [...]. Certains hommes les plus remarquables dont nous ayons jamais entendu parler étaient des invertis et peut-être même des invertis absolus »²⁷... Les gays sont très nombreux dans les milieux de l'art, de la musique, de la danse, du théâtre et du cinéma. Plutôt que de sublimation, il vaut mieux parler, avec D. Eribon d'*énergie créatrice* qui, pour lui, « s'est créée elle-même dans et par la fuite ». La honte éprouvée dans l'enfance est la source de cette énergie. L'enfant gay s'est forgé une vie intérieure d'où il tire sa « capacité transformatrice ».

C'est pour échapper à la répression, selon ce même auteur, que l'homosexuel choisit des métiers « artistiques » où il sera assuré d'une plus grande liberté. Et les métiers de coiffeur ou de couturier « se situeraient aux pôles les plus artistiques des métiers manuels ».

LA PSYCHANALYSE

La psychanalyse est interrogée par l'homosexualité, certes, mais que sait-on de l'hétérosexualité ?

Ca ne va pas de soi comme l'a dit Freud et comme Lacan le répète avec son : « Il n'y a pas de rapport sexuel. »

Freud nous fait remarquer que le sexe anatomique peut correspondre à quatre positions au moins (in *La Jeune homosexuelle*²⁸) :

Un homme se pense homme et désire un homme, (hétéro ou homo)

Un homme se pense homme et désire une femme, (id.)

Un homme se pense femme et désire un homme, (id.)

Un homme se pense femme et désire une femme, (id.)

On pense à Lawrence Durrell qui met en exergue de sa *Justine* : « Je commence à croire que tout acte sexuel est un processus dans lequel quatre personnes se trouvent impliquées. Il faudra que nous reparlions de cela, il y a beaucoup à dire là dessus. » (S. Freud. *Lettres.*)

Dès 1905 et jusqu'en 1925, l'introduction de la sexualité infantile et de ses conséquences dans la vie adulte ne cesse de faire

scandale avec la publication plusieurs fois remaniée des *Trois Essais sur la Théorie Sexuelle*. Freud nous rappelle que l'être humain est d'abord bisexuel (notion empruntée à Fliess) et pervers polymorphe, c'est-à-dire que les sources de plaisir (zones érogènes) se réfèrent à toutes les parties du corps. Les pulsions et leurs objets sont toujours « partiels » (sein, fécès, pénis...). Le primat de la zone génitale sur lequel il insiste le présentant comme l'aboutissement de la sexualité normale, ne répond en aucun cas à une pulsion totale. Chaque pulsion partielle, chaque objet partiel, chaque zone érogène garde sa place, variable en fonction des individus, et « théoriquement » ordonnés en vue du plaisir préliminaire, devant aboutir au plaisir génital.

S'il n'y a dans l'inconscient aucun signifiant qui réponde de l'identité sexuelle, Freud nous dit qu'il n'y a aucune pré-détermination (biologique ou psychologique) des catégories masculin/féminin. Même les polarités activité/passivité ne conviennent pas, car l'activité se rapporte à la pulsion et non au sexe. Il ne cessera de retravailler ces questions, récusant la notion de normalité en soi.

Il faut relire ces écrits géniaux où Freud se situe tout à fait à l'opposé d'une conception scientifique (biologique ou psychologique), où ce qui a été traduit par les « aberrations » sexuelles doit s'entendre comme « autre chemin », « perplexité » : « La plupart des transgressions sont rarement absentes de la sexualité des bien-portants, ce qui suffit à dénoncer l'absurdité d'un emploi réprobateur du terme perversion²⁹ ». Qui se souvient de cette phrase ?

Freud précise cependant : c'est plutôt l'aspect « performance étonnante » (lécher les excréments, par exemple...) qui signerait la pathologie, mais là encore, pas de certitude. Plus tard, c'est la différence entre fantasme et acte qui pourra distinguer la « névrose, [comme] négatif de la perversion »... « Mon attention a été attirée sur la nécessaire universalité du penchant à l'inversion chez les psychonévrosés... Ce fait qui n'a pas été apprécié à sa juste valeur devrait influencer de façon décisive toutes les théories de l'homosexualité. »³⁰

Ces affirmations qu'on peut bien qualifier de révolutionnaires, même à notre époque, n'ont pas empêché Freud de tenir bon sur ce mystérieux primat des zones génitales ordonné à la procréation. Plus tard, il affirme, en réponse à la mère d'un jeune homosexuel, qu'il ne s'agit pas, pour ce garçon, de maladie, mais que si sa « disposition » s'accompagne de troubles névrotiques, alors il pourra proposer un travail.³¹

Joyce Mac Dougall est bien de cet avis et elle considère que, sur le plan de la cure, il ne faut traiter le symptôme sexuel que s'il fait souffrir le patient et jamais dans le sens d'une normatation quelconque.

Enfin, ayant eu affaire à la candidature d'un analyste homosexuel postulant à l'I.P.A., Freud s'oppose au refus de Jones et estime que cette candidature doit être examinée en fonction du travail analytique en profondeur chez cet analyste.³²

Comment poser, après Freud, la question de la subjectivité homosexuelle ?

Ici, pas de réponses, des questions seulement, des réflexions pour aller plus loin.

Trois points me paraissent importants :

I. Quel rapport entre perversion et homosexualité ?

II. Le choix d'objet homosexuel relève-t-il du narcissisme ?

III. Qu'en est-il, dans l'homosexualité, du Phallus et de la castration ?

I. LA PERVERSION.

Elle se rencontre chez les sujets aussi bien homosexuels qu'hétérosexuels. Mais peut-on considérer l'homosexualité, en elle-même, comme une perversion ? Et qu'entend-on par pervers ?

« Pour parler tout à fait scientifiquement de la perversion, nous dit Lacan³³, il faudrait partir de ceci qui est tout simplement la base de Freud, [...] ben, c'est que la perversion, elle est normale ». Et il ajoute un peu plus loin qu'il y a les pervers normaux et les pervers anormaux.

Freud, quant à lui, situe la perversion comme le négatif de la perversion. Ce qui peut s'énoncer ainsi : la perversion est le positif de la névrose. Dans la perversion, on a affaire à l'acte, dans la névrose, au fantasme.

Alors, qu'en est-il de l'acte ?

Il est souvent considéré, dans le cas qui nous occupe, comme délinquant. Ainsi l'homosexualité a-t-elle été assimilée à un crime – passible de prison ou de mort – avant d'être inscrite comme maladie mentale – passible d'internement et de soins intensifs. Actuellement, la perversion a disparu du D. S. M.³⁴

Le coït *per anum* peut-il être considéré comme « contre-nature » ? Ce serait dire que la « nature » de la sexualité est d'inclure obligatoirement une finalité procréatrice et une forme déterminée de jouissance. Disons plutôt, avec Ulrichs, qui invente le terme d'uranisme en 1880 : « C'est une manière spécifique de jouir, propre à des hommes [...] qui ne sont ni des débauchés, ni des malades mentaux, et qu'il serait bien temps de laisser vivre à leur guise. »³⁵ Cette sorte de jouissance n'est d'ailleurs pas inconnue des hétérosexuels.

Joyce Mac Dougall introduit les termes d'« autre version », (répondant en cela à la « variante » de Freud) et de solution « néosexuelle ».³⁶

Déjà, Lacan nous interrogeait : « la structure fondamentale de ce qu'on appelle ridiculement la perversion, ce jeu-là, c'est le principe de l'attachement homosexuel, c'est « je joue à qui perd gagne ». A chaque instant, dans l'attachement homosexuel, c'est cette castration qui est en jeu, et cette castration qui l'assure, l'homosexuel, que c'est bien ça, le moins ϕ , qui est l'objet du jeu. C'est dans la mesure où il perd qu'il gagne. »³⁷ (C'est, souvent retrouvé dans la clinique, le fantasme de pénis en érection qui sert de support à la jouissance masturbatoire de l'homosexuel « prise en charge de l'échec de l'autre »).

Plus tard, Jean Clavreul affirme : « Les structures font plus que coexister, elles s'interpénètrent et se conditionnent les unes les autres, de telle sorte qu'un glissement continu peut faire qu'on passe de l'une à l'autre comme en donne l'image de la bande de Möbius, où l'envers et l'endroit peuvent aussi bien représenter la névrose ou la perversion. »³⁸

Et pourtant, deux points nous interrogent dans la sexualité homosexuelle :

Le S/M, dont M. Foucault réfute qu'il est une agression et qu'il considère comme une forme de résistance politique, dans la mesure où les rôles peuvent être inversés, est donné par L. Bersani comme « l'érotisme de la configuration maître-esclave elle-même ». Et il dénonce « sa totale complicité avec la culture de mort ». Les pratiques S/M ne sont pas réservées aux homosexuels, même si elles semblent prévalentes chez eux.

La « double vie », en ce sens qu'elle relève de traits qu'on pourrait dire pervers : le *clivage* que D. Eribon appelle « dichotomie » entre la vie du sujet dans le tissu social (travail par exemple) et sa vie dans les back-rooms.

Le *déni* : il n'y a pas de limite à la jouissance, même la mort, pour les partisans du « baiser sans capote »³⁹. Mais cette position est loin d'être partagée par tous les gays.

L'anonymat des rencontres est peut-être ce qui ferait pencher le plus en faveur de la perversion dans la mesure où le Nom est évacué de la relation à l'autre. Mais ce point est contesté par D. Halperin (voir son interview).

Dans le « dernier Lacan », on trouve le terme de Père-version qui centre la question sur l'amour du Père : on s'étonnera d'en trouver une première « version » dans le séminaire R.S.I. (séance du 21-1-75)⁴⁰ : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect est – vous n'allez pas en croire vos oreilles – est père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet a, qui cause son désir ».

M. Ritter, à propos de Mishima, propose la perversion comme Nom-du-Père : « L'habit de la perversion peut ainsi venir à recouvrir une question sur le Père, ou le masque de la perversion jouer comme Nom-du-Père. Rappelons-nous que la perversion, à situer dans le

cadre de la relation au désir de l'Autre comme toute structure, représente la prise au pied de la lettre de la fonction du Père [...] en tant qu'il est porteur de la castration. »⁴¹

II. LE CHOIX D'OBJET ET LA QUESTION DE LA DIFFÉRENCE.

Au risque de nous répéter, nous dirons qu'elle est aussi, bien sûr, la question des hétérosexuels.

La différence sexuelle, mais aussi la différence tout court, est violemment critiquée par les homosexuels américains en particulier par Monique Wittig, « guerrière foucauldienne », en lutte contre les hétérosexuels : pour elle, la différence promeut l'infériorité, donc l'oppression. « L'homme et la femme sont des inventions hétérosexuelles ». Le sexe cherche à diviser un Être originellement indivisé⁴² : On raconte qu'à un moment superbement absurde et poignant durant une conférence à l'université de Kassar, Wittig, à qui on demandait si elle avait un vagin, a répondu que non. Nous dirions que sa dénégation, « superbement absurde et poignante », elle aussi, viendrait plutôt confirmer la différence, dans sa dénégation, ou son déni, même.

La différence fait peur aux humains qu'il s'agisse de sexe, de race, de religion. On songe à la purification ethnique, cette haine identitaire.

L. Bersani développe une thèse tout à fait originale sur la base de ce qu'il appelle l'*homoïté*, attribut du même. « Existe-t-il une spécificité de l'homoïté, ou encore, en d'autres termes, comment le même est-il différent »⁴³ ? Il associe la psychanalyse à la « lutte contre les contraintes disciplinaires de l'identité » et conclut : « L'homoïté est une identité anti-identitaire ». Et encore : « Reconnaître l'homoïté [...] peut aider à apaiser la terreur de la différence [...] qui fait naître le désir insensé de mettre fin à toute différence. »

Cette affirmation mériterait d'être développée ; les homosexuels ne méconnaissent pas la différence : il y a des gays et des lesbiennes. Ce qui est refusé n'est pas la différence mais la *mixité*, selon le terme d'Irène Thery,⁴⁴ car, pour l'homosexuel, c'est le même qui est différent.

« La division primordiale, nous dit M. Safouan, est celle du sujet en quête de son identité perdue. » Pour un analyste, cette coupure à l'intérieur de chacun de nous, avant d'être liée au sexe, est d'abord liée au langage et à l'inconscient. La question de la différence est liée au signifiant et en particulier au signifiant comme manque. J'y reviendrai.

III. LE PHALLUS ET LA CASTRATION.

Louons le pénis, dit L. Bersani, faisant l'éloge, après M. Foucault, de la masturbation. L'« amour de la bite (sic) », comme il l'appelle, n'est-ce pas ce qui inscrit, fixe le gay dans la phase phallique ?

Rappelons que, pour Freud, cette phase, issue de la découverte de l'existence d'une seule sorte d'organe sexuel, n'est pas une étape qui conduirait, *de facto*, à la phase génitale. FREUD érige ici le « roc » de la castration où s'échouent, selon lui, l'homme (crainte d'être châtré) et la femme (envie du pénis).

Lacan nous conduit plus loin (cf. l'article de J.-P. Ricœur), en posant le Phallus, non plus comme objet, mais comme signifiant du manque : Φ . Non pas manque à avoir freudien mais manque à être, qui va relancer le sujet sur le chemin de son désir : il cherche à y trouver des objets qui soient des *insignes*⁴⁵ du phallus ou à se constituer lui-même comme insigne. Faire le phallus pour le père, n'est-ce pas la question de l'hystérique ? Et chacun sait que l'hystérique est aussi bien mâle que femelle.

L. Bersani interprète Lacan et fait de la castration symbolique une « castration ontologique par laquelle nous aurions accédé à la communauté humaine de la signification. Nul objet ne saurait être un substitut adéquat pour l'être sans objet qui n'a jamais existé. L'ultime

fondement de l'activité du désir, selon cette théorie, est notre nostalgie et notre poursuite du néant. » Nous lui répondions, avec M. Safouan, que le manque à être n'est pas un pur non-être et ne doit pas être confondu avec la pulsion de mort, même si celle-ci lui est intriquée.

Commentant à son tour le *Banquet* de Platon, L. Bersani reconnaît que Socrate n'a rien à offrir, « rien qui puisse combler le désir d'un amant ». Il élabore, à partir du discours d'Aristophane sa théorie de l'amour, « fondé, non pas sur la différence, mais au contraire sur une extensibilité du même [...]. Ce mouvement autodésirant met en échec le narcissisme spéculaire, car il efface les limites individualisantes à l'intérieur desquelles un moi peut s'enfermer dans la contemplation de soi, [...] le moi aimé [...] ne peut pas être spécularisé parce que il ne peut pas être personnalisé.⁴⁶ [Ainsi,] nous faisons l'expérience de la différence en reconnaissant et en désirant le même. Tout amour est en un sens homoérotique. Même dans l'amour entre un homme et une femme. »⁴⁷ Il est incontestable que l'amour hétérosexuel peut comporter une composante narcissique prédominante, mais qu'en est-il d'un « narcissisme non spéculaire » ? Le moi qui n'a pas été « personnalisé » a-t-il donc échappé au stade du miroir ? Il faudrait demander à l'auteur de plus amples développements.

La différence est donnée par lui comme « bénéfique supplémentaire ». On ne saurait manquer de reconnaître ici ce que Freud désigne précisément comme narcissisme de l'amour qu'il soit homo ou hétérosexuel. De l'amour, certes, mais pas du désir : les deux moitiés ne se rejoignent pas, c'est l'impossible du Φ et c'est là que gît le malentendu, car l'amour se joue à deux et le désir à trois... ou quatre, médiatisé qu'il est par la castration.

C'est donc à la question de l'Œdipe comme mythe et surtout comme structure de la tiercité, l'Œdipe dans son rapport avec la castration, que le psychanalyste est convoqué pour essayer d'interroger le désir homosexuel.

Gérard Pommier⁴⁸ propose une explication toute « psychologique », malgré son allure astucieuse, des différentes formes d'homosexualité masculine ou féminine, en fonction des différentes figures du Père, lequel sera, selon les cas : rival, haï, aimé, violeur, désirant ou non la mère qui le lui rend bien et réciproquement.

Se non è vero ...

Mais cette théorisation oublie que la même position d'un sujet (sur le plan imaginaire) ne conduit pas forcément aux mêmes choix d'objet, ainsi que Freud l'indique si bien dans son article sur la jeune homosexuelle.⁴⁹

Si l'on peut schématiser dans un premier temps le mythe d'Œdipe par la triangulation imaginaire Père-Mère-Enfant, Lacan l'élève à la dignité du symbolique : Sujet-Désir (de la mère ou de l'Autre)-Loi (Nom-du-Père).

Y a-t-il une *autre version* de la tiercité ?

J. Allouch reprend la question en s'inspirant de ce que Lacan appelle le ratage du rapport sexuel, énoncé dans sa formule célèbre : « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Cette formule pourrait d'ailleurs rendre compte, pour l'homme hétérosexuel, de ce lien social que les féministes ont combattu comme symbole du machisme : à savoir que l'homosexualité est le privilège du mâle : « Ce ciment libidinal, en tant qu'il ne se produit que dans la communauté des mâles est lié à la face d'échec sexuel qui lui est, du fait de la castration, spécialement imparti⁵⁰ ». Les hommes se récupèrent entre eux !

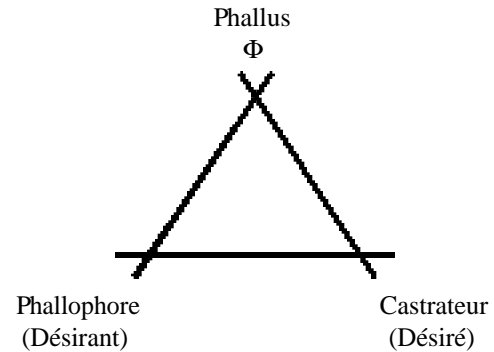
Quel est ce ratage ? Si l'acte sexuel échoue, c'est qu'il ne peut épuiser, satisfaire le désir.

Le réussi, c'est l'inceste.

Le ratage, c'est la non-réponse à la demande (qui serait de fusion, de Un, de mort). Ce que le sujet obtient c'est la jouissance, qui est aussi le lieu de l'angoisse. Le désir, lui, continue.

Mais parlons de « l'arrêt de développement » donné par Freud pour caractéristique de l'homosexualité : à ce propos, J. Allouch⁵¹ demande : « Est-on bien sûr que la machine œdipienne ordonne la question ? [...] que l'homosexualité ne relève pas d'un autre schème de la sexualité ? » et plus loin : « les voies de la sexualité sont multiples... Que, dans le sexe, l'autre soit féminin pose question ». On peut remarquer que l'autre féminin pose question depuis toujours.

J. Allouch propose alors un schéma de la relation sexuelle⁵² (inspiré du séminaire de Lacan sur l'Angoisse 15 mai 63) que je simplifie ainsi :



On voit ici que les deux pôles : Désirant – Désiré, Erastes – Eromenos, sont représentés par phallophore et castrateur.

Le signifiant phallique, porté par le phallophore, rencontre le manque dans l'autre, qui, à son tour lui « donne » la castration. Ce qui le renvoie à son propre manque : Φ , c'est-à-dire à son désir.

Qu'on me permette, ici, d'évoquer le mythe de Poros et Pénia, relaté par Platon dans Le Banquet : Pénia, la pauvreté et la désirante, connaît Poros, le luxuriant, qui y perd son phallus (Pour un moment, au moins !). Pénia le récupère sous la forme d'Eros, l'enfant-amour qu'elle porte, mais dont elle devra se séparer à son tour.

Dans notre schéma, le phallophore et le castrateur ne répondent pas à des identités sexuelles mais à des positions où se jouent, selon moi, le désir et la castration. Ce qui veut dire que l'un ou l'autre de la relation sexuelle peut se trouver en position de phallophore ou de castrateur. Mais, si ce schéma a le mérite de dissocier relation sexuelle et identité sexuelle, il ne nous dit rien du pourquoi du choix d'objet sexué (ce schéma est aussi très critiqué par D. Halperin).

LA QUESTION RESTE POSÉE.

« Il ne faut pas se représenter trop simplement la nature et la genèse de l'inversion, nous dit Freud, et ne pas perdre de vue la bisexualité générale de l'être humain. » Les deux choix existent, chez tout individu, et c'est effectivement, pour Freud, des circonstances extérieures indéterminables qui vont décider, à l'insu du sujet, là où se fera ce choix. Et il ajoute : « La psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité. »⁵³

Les gays se méfient de la psychanalyse et ils ont sans doute de bonnes raisons. Ainsi D. Eribon écrit-il : « Autour de la psychanalyse s'articule un double jeu qui consiste à demander qu'on parle de soi et de sa sexualité... tout en laissant croire qu'il serait interdit d'en parler et qu'il faudrait surmonter les forces du refoulement (individuel et social) pour pouvoir s'exprimer. » Celui qui écoute est le maître de la vérité. Il produit une classification avec exclusion des « sexualités hérétiques » : ainsi va naître l'« homosexuel ».

De son côté, L. Bersani affirme : « Est-il possible d'imaginer « de nouveaux modes relationnels » sans être impliqué dans une réflexion d'inspiration psychanalytique sur le désir ? » et : « Le projet queer est irréalisable sans cette collaboration psychanalytique⁵⁴ ». Ici, le dialogue est souhaité.

Si les gays reprochent à Freud et à presque tous les analystes de « penser hétéro », on peut leur retourner le compliment en disant que le discours gay se pose d'abord en contre de la pensée hétéro : y a-t-il donc plusieurs types de pensée, hétérogènes entre elles ? Plutôt, y a-t-il une *théorisation* très différente de la sexualité : L. Bersani évoque Gide, Proust, et Genet, il les fait messagers de la théorie : « Ils [les trois auteurs] démontrent en effet comment le désir pour le même peut nous libérer de la psychologie oppressive qui conçoit le désir comme manque et fonde la socialité sur le trauma et la castration »⁵⁵. Est-ce le début d'un « quatrième Essai sur la théorie sexuelle » ? Il serait intéressant d'aller plus loin dans les échanges. Et de fait, L. Bersani est allé plus loin dans une conférence prononcée à Paris, chez J. Allouch, en mai dernier, où il pose la question des rapports entre identification et choix d'objet, à partir de textes freudiens tels que *Psychologie collective et analyse du Moi*, etc... A paraître probablement dans un prochain numéro de *L'Uhebévue*...

Le mérite de J. Allouch et de ceux qui travaillent avec lui est d'avoir ouvert un lieu de réflexion et de rencontres avec les gays.

CONCLUSION

Est-ce que la société occidentale est en pleine mutation – sexuelle je veux dire – ? Sommes-nous dérangés par des films très différents mais tout aussi intéressants que : *La confusion des sentiments*, *Too much flesh* et *Intimité* ?

Choix d'objet, identités, revendication du plaisir face à la répression sociale, toutes ces questions délogent le spectateur, même s'il est psychanalyste, d'une position confortable.

Allons-nous vers une mono-sexualité où serait abolie la différence des sexes ?

Saint Foucault sera-t-il le patron du XXIème siècle ?

Laissons le dernier mot à Lacan : « Freud n'a jamais réussi à concevoir la dite sexualité autrement que per verse [et la psychanalyse] n'a même pas été foutue d'inventer une nouvelle perversion ; c'est triste, car la perversion est l'essence de l'homme. »

NOTES :

¹ Léo Bersani, *Le rectum est-il une tombe ?*, Epel, 1999.

² Tony Anatiella, « A propos d'une folie », *Le Monde*, 26 juin 1999.

³ Didier Eribon est philosophe, historien des idées. Il a écrit une biographie de M. Foucault (Flammarion, 1989), puis *M. Foucault et ses contemporains* (Fayard, 1994) et *Réflexions sur la question gay* (Fayard, 1999) qui nous servira de référence pour les citations de ce texte.

⁴ Léo Bersani est professeur de littérature à l'université de Californie. C'est son livre : *Homos, Repenser l'identité* (Odile Jacob, 1998) qui sera amplement cité ici. Il a écrit aussi deux autres ouvrages : *Baudelaire et Freud* (Seuil, 1981) et *Théorie et violence* (Seuil, 1984).

⁵ David Halperin est professeur de littérature anglaise à l'université de Michigan. Il est l'auteur de : *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec* (Epel, 1999), qui nous servira de référence, et de *Saint Foucault* (Epel, 1999). Ajoutons un cahier de *L'Unebêvue* (Epel, 2000) : « Platon et la réciprocity érotique » (Fayard, 2000).

⁶ Guy Hocquenghem, *Le désir homosexuel*, Fayard, 1972.

⁷ Joyce Mac Dougall, *Eros aux mille et un visages*, Gallimard, 1996.

⁸ *Essaim, L'Unebêvue, La clinique lacanienne*.

⁹ Michel Tort, « Quelques conséquences de la différence "psychanalytique" des sexes », in *Les Temps Modernes* n°609, été 2000, pp.176 à 215.

¹⁰ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, p 51.

¹¹ Guy Hocquenghem, *op. cit.*, p. 65.

¹² Michel Foucault, *Dits et Ecrits*, Tome IV, Gallimard, 1994, p. 739.

¹³ Michel Foucault, *op. cit.*, p 321.

¹⁴ Queer est un terme anglais qui signifie d'abord : bizarre, étrange, singulier. Plus tard et familièrement : homosexuel.

¹⁵ Titre du livre de David Halperin en hommage au *Saint Genet* de Jean-Paul Sartre.

¹⁶ Michel Foucault, *op. cit.*, p.163.

¹⁷ Sado-masochisme.

¹⁸ Michel Foucault, *op. cit.*, p. 335.

¹⁹ *Ibid.*, p. 330.

²⁰ *Ibid.*, p. 165.

²¹ *Ibid.*, p. 533.

²² *Ibid.*, pp. 204 et 666.

²³ « Le jeu de Michel Foucault », *Omicar* n°10, pp. 62 sq.

²⁴ Michaël Øllack cité par Didier Eribon, *op. cit.*, p. 46.

²⁵ Léo Bersani, « Socialité et sexualité », in *L'Unebêvue* n°15, Epel 2000, p. 13.

²⁶ Voir à ce sujet l'article d'Elisabeth Roudinesco paru dans *La Revue des Deux Mondes* de mai 2001.

²⁷ Sigmund Freud, *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 42, note 2.

²⁸ Sigmund Freud, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », in *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., 1999, pp. 245 sq.

²⁹ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 163.

³⁰ *Ibid.*, p. 80.

³¹ Sigmund Freud, « Letter to an american mother », in *American journal of psychiatry*, n°107 (1951), p. 787. On est loin de ces analystes qui proposaient un changement de l'orientation sexuelle à des patients qui ne le demandaient pas...

³² Cité par Michel Tort, in *Les Temps Modernes*, *op. cit.*

³³ Jacques Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, séminaire inédit, séance du 15 juin 66.

³⁴ Manuel de psychiatrie édité par les américains en vue de caractériser les symptômes psychiques.

³⁵ Cité par Georges Lanteri-Laura, « Positivistes et pervers », in *Omicar* n°11, p. 78.

³⁶ Joyce Mac Dougall, *Eros aux mille et un visages*, *op. cit.*, p. 216.

³⁷ Jacques Lacan, « L'Angoisse », séminaire inédit, séance du 26 mars 63.

³⁸ Congrès sur la perversion, Aix en Provence, 4 et 5 avril 87.

³⁹ *Libération*, 9 novembre 2000, p. 21.

⁴⁰ Jacques Lacan, « R.S.I. », séance du 21 janvier 75, in *Omicar* n°3, p. 107.

⁴¹ Marcel Ritter, « La contrainte de l'Ebenbild », in *La clinique lacanienne* n°4, Eres 2000, p. 164.

⁴² Cité par Léo Bersani, in *Homos, Repenser l'identité*, *op. cit.*, pp. 59 sq.

⁴³ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁴ Irène Théry, « Racs, sexualité et différence des sexes », in *Esprit* n°10, octobre 1999, pp. 139 sq.

⁴⁵ Moustafa Safouan, *La sexualité féminine*, Seuil, 1976, p. 130.

⁴⁶ Il correspond à une identité « anti-identitaire » ?

⁴⁷ Léo Bersani, « Socialité et sexualité », in *L'Unebêvue*, n°15, Epel 2000, p. 27.

⁴⁸ Gérard Pommier, « Existe-t-il une distribution logique des homosexualités ? », in *La clinique lacanienne* n°4, mai 2000, pp. 65 sq.

⁴⁹ Sigmund Freud, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », in *Névrose, psychose et perversion*, *op. cit.*, pp. 245 sq. *op. cit.*, pp. 245 sq.

⁵⁰ Jacques Lacan, *L'Angoisse*, *op. cit.*, séance du 5 juin 63.

⁵¹ Jean Allouch, « Pour introduire le sexe du maître », in *L'Unebêvue* n°11, Epel 1998, pp. 17 sq.

⁵² Jean Allouch, « Suis-je quelqu'un ou bien quoi ? Sur l'homosexualité du lien social », in *L'Unebêvue* n°15, Epel 2000, pp. 73 sq.

⁵³ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*

⁵⁴ *L'Unebêvue*, n°15, *op. cit.*, pp. 11 et 12.

⁵⁵ Léo Bersani, *Homos, Repenser l'identité*, *op. cit.*, p. 27.

⁵⁶ Jacques Lacan, *Le Sinthome*, séance du 11 mai 76, in *Omicar* n°11, p. 8.